
JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

18 FÉVRIER 1799.

De la Plaisanterie.

Bonne, elle est très-rare et très-difficile. Mauvaise, elle court les rues, tout le monde s'en mêle; ce sont les *quolibets*, les *rebus*, les calembourgs, assomoirs du bon sens et de la gaieté. La première suppose un esprit fin et à l'usage du monde, il ne faut pour la seconde que de l'ignorance et de l'audace.

La plaisanterie varie selon les différens caractères; comme la raison, comme l'esprit, elle prend la couleur de celui qui l'emploie. C'est le bon ou le mauvais usage qu'on en fait, qui distingue l'homme aimable de l'homme vain.

La plaisanterie de l'homme aimable a des ailes brillantes, voltige sur les sujets, les effleure comme le zéphir, en diversifie les couleurs comme le prisme, en adoucit les nuances sans diminuer leur éclat. C'est un art délicat qui fait entrevoir les choses, plutôt qu'il ne les montre, qui passe rapidement d'un genre à l'autre, pour offrir à chaque instant des attraits différens et des grâces nouvelles;

mais surtout qui s'arrête à propos, et ne prolonge point ses jouissances au-delà du goût; car rien ne lasse tant et si-tôt que le plaisir en tout genre, mais surtout dans le genre plaisant.

La plaisanterie de l'homme vain s'appésantit, au contraire, sur les objets, au lieu de les effleurer, les présente toujours sous une forme grossière, fait rougir en voulant faire rire, et révolte en cherchant à plaire.

L'esprit tout seul ne suffit pas pour réussir toujours en plaisantant. C'est l'usage du monde, c'est le sentiment exquis des convenances qui donnent cet avantage.

L'habitude de vivre avec des femmes aimables, donne ce jargon superficiel et léger, qui fait sourire la prude, fixe l'attention de la coquette, s'attire la surprise du savant, et confond toujours l'homme d'esprit.

Souvent même on n'accorde d'esprit qu'à celui qui sait amuser et plaire. Car dans le monde on appelle *homme d'esprit*, celui qui voit le plus vite et le plus agréablement. Et dans le fait, ce titre n'appartient qu'à celui qui voit plus et mieux.

P A R I S.

Suite du voyage autour des galeries du Palais-Egalité.

Quelle richesse étale aux yeux du public cette boutique de bijouterie? L'or n'a-t-il pas assez d'attraits par lui-même? A-t-il besoin pour charmer

nos regards et allumer le désir de prendre les formes les plus séduisantes, d'emprunter l'éclat du rubis, de la topaze et de l'émeraude? Quel force de courage il faut à l'ame pour résister à l'appas que présente cette coquetterie mercantile. Oui, si j'étois ministre de la police, je défendrois aux joailliers de tenter ainsi la frivolité des uns et la cupidité des autres.

Il m'en souviendra toujours ; je me promenois avec mon aimable Constance. Ses regards fixés sur les miens, m'exprimoient mille douceurs que sa bouche ne pouvoit articuler. Nous traversions la foule ; chacun l'admiroit ; elle ne voyoit que moi. Un éclat scintillant brille à sa vue. Ah ! que c'est beau, s'écrie-t-elle ; et ses yeux ne m'aperçoivent plus ; et ce que n'avoient pu faire les propos flatteurs et les mines gracieuses d'un essaim de jeunes tourtereaux, qui voltigeoient en roucoulant autour d'elle, un brasselet, un collier, des boucles d'oreilles, m'ont ravi le doux regard de ma Constance.

Ils m'ont bien fait un autre larcin. Son cœur, où je régnois exclusivement... Il palpite... et c'est pour une agathe... Elle soupire, et son souffle ne brûle plus mon sein, il dévore un diamant dont le charme a médusé tous ses sens. Elle quitte mon bras, je la suis, et nous voilà dans la boutique du marchand. Sa bourse est bientôt épuisée ; mais son cœur regorge encore de désirs. Elle lève alors sur moi, en rougissant, un œil enflammé. J'entendis ce langage, quoiqu'il ne fût pas celui de l'amour. Il m'en coûta mon argent, et je perdis encore au moins la moitié du cœur de ma

Constance, qu'il me fallut partager avec les bracelets, le collier et les boucles d'oreilles.

Mais ce n'est pas le seul inconvénient qui résulte de ce tentatif étalage. Entre l'or des bijoux et la main des fripons, il n'y a le plus souvent qu'un verre fragile. Il me semble voir un de ces derniers succombant à la séduction d'une facile escroquerie. Un œil avide dévore sa proie, tandis que l'autre fait sentinelle. Ses nerfs se crispent, les muscles de ses doigts se contractent. Le moment est favorable; personne ne l'entoure; sa retraite est disposée; le verre se brise, et déjà les bijoux sont disparus avec le voleur.

Ce délit n'eût pas été commis, si le bijoutier n'eût eu pour enseigne que des bijoux en peinture. Ne pourroit-on pas être considéré comme complice d'un crime, quand, loin de rien faire pour le prévenir, on semble en provoquer l'idée, et en faciliter même l'exécution. (*La suite au prochain N^o.*)

Au milieu des désordres du cœur et de l'esprit, des scènes extravagantes de nos théâtres, de livres qu'on n'ose nommer pour ne pas augmenter leur vogue, on entend avec plaisir le récit des faits qui ramènent à la douce sensibilité, aux pieux sentimens de la vieille nature.

L'anglois W....., établi depuis 40 ans à Sèves, vient d'expirer..... Il dirigeoit une riche pépinière, et cultivoit en paix ses champs. — A l'instant de sa mort, sa fille resta deux heures en foiblesse sur le sein de son respectable père, liée par les

derniers mouvemens de l'amour paternel, et par des bras roidis, dont on ne put la dégager qu'avec effort.... Elle s'occupa toute la journée des déclarations, des devoirs qu'exige l'état civil, sans qu'elle laissât voir l'altération de ses esprits..... Le corps du bon vieillard fut déposé dans un bosquet qu'il fréquentoit de préférence. Des fleurs dont il avoit pressé le développement, belles comme les fleurs du printems, furent transplantées sur sa tombe, couverte de bourgeons que sa fille avoit cueillis à la sommité des sapins, des mellises et des pruniers de la pépinière; elle passa la nuit entière dans ces lugubres et sentimentales occupations, au milieu des neiges et des glaces du moment, à la clarté brillante de la lune.... — A la pointe du jour, on trouva le corps de la jeune et pieuse fille de W.... étendu sur les rameaux, les fleurs et le verglas qui couvroient le corps de son père....

On essaie de la ranimer.... Puisse-t-elle vivre, avec un si bon cœur, et s'unir à l'être qui l'aimera comme elle aima celui qui lui donna la vie!

Tout Paris est occupé de *Mysantropie et Repentir*; chacun en juge à sa manière; les uns soutiennent que c'est au talent des acteurs qu'on doit le brillant succès de cet ouvrage, les autres que c'est l'ouvrage qui donne un nouvel éclat aux talens des acteurs; mais chacun convient que la pièce attache, plaît, intéresse, touche et attendrit. L'anecdote suivante prouvera qu'elle fait plus: elle corrige.

Le citoyen. . . , éperduement amoureux de la sœur de son intime ami, la demande en mariage, l'obtient, est au comble de ses vœux, et attend avec la plus vive impatience le moment qui doit assurer son bonheur. La veille du jour pris pour la cérémonie, il loue une loge et conduit au spectacle sa prétendue belle-mère, son ami et sa maîtresse.

A la représentation du drame chéri, l'amant pleure, le frère sanglotte, la mère fond en larmes; la prétendue sourit avec dédain; et dans l'instant où l'intéressante Eulalie baise les mains de son époux outragé, ne pouvant contenir son indignation, elle s'écrie: „Cela est odieux! comment une femme peut-elle s'humilier ainsi?„

Le prétendu sans dire un mot, présente la main à la mère, la conduit à sa voiture, aide la jeune personne à y monter, force le frère à passer le premier, et quand ils sont placés tous trois, il serre la main de ce dernier, et lui dit: „Mon ami, je n'épouserai pas votre sœur; celle qui peut voir sans émotion le repentir d'une ame honnête, ne fera jamais le bonheur d'un galant homme.„ Il les quitte aussitôt, et le mariage est rompu.

Cette anecdote n'est point imaginée. La scène s'est passée le 8 Janvier. — Avis aux filles à marier,

Aux femmes vêtues à la Grecque et à la Romaine.

Les femmes ont choisi le costume de Psyché, de Vénus et de ses nymphes. Vêtues d'une manière enchanteresse, elles attirent et méritent nos regards. Un léger tissu ne couvre leurs formes que pour mieux en dessiner les contours. Tout dans cette mode nouvelle tend à séduire les hommes, et cependant les Dames se plaignent du peu de décence que l'on conserve auprès d'elles.

Je me trouvois, hier, chez une belle, dont les attraits suffiroient pour tourner la tête la plus sage, et que ce costume rend mille fois plus dangereuse pour notre repos. Elle me dit: „Avouez que cette mode est délicieuse, et que nous n'avons jamais été mieux habillées? „

Je fus fâché de n'être pas de son avis; et voici mes observations: „Qui peut, Mesdames, tenir contre vos charmes, et braver aujourd'hui vos attraits? Pourquoi paroître sous le costume de la séduction? Qui vous oblige à nous mettre dans le cas de perdre le peu de raison que vous nous laissez par une mise plus que lascive? „

Vous vous plaignez de la légèreté de notre sexe, et vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, pour provoquer notre inconstance. Vos attraits, votre beauté, sans y joindre les secours d'une parure qui ajoute à des charmes déjà trop puissans, ne sont-ils pas suffisans, lorsque le caprice vous porte à nous rendre infidèles, pour enlever l'amant le plus tendre à la femme la mieux aimée?

L'espoir seul de remporter sur vous une victoire que notre amour-propre nous fait regarder comme certaine, nous oblige souvent à négliger l'objet aimable sans lequel nous croyons ne pouvoir supporter la vie, pour suivre aveuglément vos volontés!

On quitte, alors, une maîtresse à laquelle on faisoit la veille les sermens les plus tendres, et l'on ne sort de chez elle, comblé de ses faveurs, que pour voler vers le nouvel objet qui a su provoquer les sens, au lieu d'intéresser le cœur. . . . Delà cette multitude immense de ruptures!

Combien ne voit-on pas en effet d'épouses abandonnées, d'enfans privés des auteurs de leurs jours, avant que la Parque en ait tranché le fil; de parens que leurs nouvelles amours distraient du bonheur de s'occuper de l'existence de ces innocentes créatures, qui ne leur doivent plus que la naissance!

Ce n'est point en provoquant un sexe léger et inconstant, dont les sens ne sont que trop aisés à s'enflammer, que les femmes introduiront dans leur intérieur cette félicité qu'elles ne peuvent trouver qu'au sein de leur ménage.....

Quelle est la mère tendre qui, sans paroître ridicule, a le droit d'exiger actuellement de sa fille la candeur et la décence, qui font le charme de la vie et l'apanage du beau-sexe?

Si, contre mon attente, ces observations ne touchoient pas nos jolies femmes; si ce poison funeste au sexe le plus aimable et le plus tendre, la coquetterie, continuoit à répandre sur elles sa

maligne influence, je leur opposerois leur santé, présent le plus cher de la Divinité. Je les renverrois aux sages réflexions du docteur Désessart, qui valent mieux que tout ce que je pourrois ajouter; mais, non! les femmes douées d'une ame délicate et sensible ne voudront point renoncer aux précieuses qualités d'épouses et de mères!

En quittant leur costume, elles n'entendront peut-être plus de ces fades complimens dictés par des têtes exaltées, et que l'on prodigue à toutes les belles; mais elles trouveront en échange ces tendres égards qui font le charme de la vie. Le sentiment prendra la place du caprice; le bonheur, celle de l'inconstance. Les hommes sachant mieux les apprécier, elles seront aimées pour elles-mêmes et recevront des hommages d'autant plus sincères, qu'elles seules les inspireront!

M O D E S P A R I S I E N N E S.

On voit quelques jeunes personnes coiffés à *l'Egyptienne*. C'est un voile de gaze blanche arrangé autour de la tête suivant le goût oriental. Une agraffe de diamans ou de perles l'assujettit sur le front et sert de base à un bouquet de fleurs, et à une plume qui penche négligemment du côté gauche. Deux nattes de cheveux tombent sur le col et forment une espèce d'esclavage.

Il n'y a rien de nouveau pour les robes. Le corsage est toujours à coulisse. Les manches ordinairement courtes, plissées ou gonflées. Elles

sont ornées pour la plupart d'agrémens en velours ou en comète, formant des lozanges, des Zigs-Zags etc. Les queues acquièrent tous les jours plus d'ampleur. La couleur blanche est toujours la dominante.

Celles qui aiment d'être costumées à l'antique ont conservé la tunique à longues manches; cette sorte de vêtement, par le nombre de plis et par le volume, ressemble entièrement à la tunique des femmes romaines qu'on appelloit *stola*, et qu'elles portoient par dessus une ou deux autres tuniques sans manches, et d'un moindre volume.

Les fichus suisses ou demi-corsets en satin blanc, bordé en velours nakarat, sont fort en vogue.

La mante bleue, ornée d'une bordure étrusque, est plutôt un goût éphémère qu'une mode. C'est une imitation du manteau ou mante que les Romaines portoient par dessus la tunique extérieure, ou *stola*: on la nommoit *palla* ou *amiculum*. Nos élégantes se servent de cette mante à-peu-près de la même manière que s'en servoient les Romaines. Chez celles-ci, la partie supérieure de la mante portoît sur l'épaule, et sur le bras gauche, pour donner plus de liberté au bras droit. Cette mante étoit fort ample, et avoit une queue extraordinaire. Il n'est peut-être pas hors de propos d'ajouter que, parmi les femmes romaines, les plus modestes se couvroient de cette mante le bras jusqu'au poignet. Ce costume imité de l'antique n'est adopté que par des femmes riches, et qui allient au bon goût les avantages d'une fortune peu commune. Ce n'est que dans des sociétés particulières où se réu-

nit ce qu'il y a de plus brillant à Paris, qu'on rencontre des modèles de ce genre.

On voit des schalls de toutes les couleurs, et même de toutes les étoffes; drap, casimir, serge, tricot de soie; mais plus communément en poil de lapin gris (*). L'usage n'en est que momentané. C'est un manteau contre la rigueur du froid, et qu'on dépose dès qu'on n'est plus exposé à son action.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 9.)

Capote de satin rose bordée en tul.

La passe est plissée et garnie d'un léger papillon en tul. Le fond est bouillonné et à coulisse. Cette coulisse est aujourd'hui commune aux chapeaux, aux capotes, comme aux bonnets. L'avantage qu'elle présente est de rendre la coiffure

(1) Il en est des schalls en poils de lapins, comme des rédingottes à six collets, qui jouissent pour le moment d'une certaine vogue parmi nos élégans parisiens. Elles sont faites comme les houpelandes ordinaires, et n'en diffèrent que par l'espèce de Pélerine qui surcharge les épaules. Ces rédingottes étoient connues depuis longtems; elles servoient à distinguer les cochers et les jokeis. Certain jaloux faisant un soir sentinelle à la porte de sa maîtresse, et se sentant saisir par le froid, prit pour un instant le costume de son cocher, autant pour se préserver du rhume que pour se déguiser. L'usage momentané, qu'il fit de ce manteau, lui en démontra l'utilité; dès le lendemain il en fit établir un pour lui-même, et son exemple s'est propagé.

propre à toutes les têtes, en lâchant ou serrant le nœud.

Un gros nœud de comètes étagées, forme un point de jonction du fond à la passe, un flocon de rubans qu'on appelle ordinairement un chou.

On porte toujours fort peu de rubans. Les seuls qui jouissent d'une certaine vogue, sont les rubans couleurs de feu, à liserets noirs. Quelques modistes ont essayé d'employer les rubans boiteux, qui jadis eurent longtems une faveur générale. Il en sera peut-être comme des bas de soie quadrillés, qu'on voit depuis plusieurs jours dans les boutiques des marchands, et qui ne quittent pas l'étalage.

Nous observons que la coiffure n'est plus exclusivement le domaine des marchandes de modes. Elles partagent cette tâche aujourd'hui avec les coiffeurs et les femmes-de-chambre. Aussi ne sont-ce pas nos premières élégantes qui sont les mieux coiffées. Leur tête ne présente souvent qu'un chiffonnage irrégulier, qui atteste une main peu exercée.

Douillette garnie de sa fourure.

Ces espèces de dolimans sont communément d'une couleur gris-perle. Ils ne diffèrent pour la façon des douillettes ordinaires, que par la hauteur des épaulettes, et la brièveté des manches.

C O S T U M E D E S H O M M E S .

Les cheveux sont toujours à la Titus : habit, ou plutôt frac noir sans pattes, dégagé par devant,

taille un peu longue, colet bas, étroite croisure, boutons de métal tout uni et ronds. On ne voit de culottes et de souliers qu'au bal. Ailleurs c'est un pantalon et des bottines. Il n'y a jamais de noir que l'habit.

On voit beaucoup de redingotte de drap verd fermées avec des gances noires. Ce négligé du matin est surtout adopté par nos jeunes artistes.

Les gilets non croisés sont coupés de manière qu'ils laissent la poitrine découverte. Une épingle assujettit le linge, et en ferme l'ouverture. Ces épingles varient à l'infini. Elles sont d'or communément. La forme n'est pas absolument prescrite par la mode. On porte des antiques, des cristaux qui enferment des cheveux, des brillans etc.

L'ampleur des cravattes ne diminue point; la seule variation qu'on y a remarquée depuis six mois, consiste dans la manière de les nouer. Les grands nœuds sont proscrits par le bon ton. Ordinairement on noue la cravatte par derrière; souvent on laisse sortir par devant les deux petits bouts qui forment un très petit nœud, dont les pointes saillantes se tiennent diamétralement opposées, et forment ce qu'on appelle un nœud à la télégraphe.

Les étoffes les plus nouvelles pour les pantalons sont de velours jaune rayé.

Les bottes doivent être courtes, et ne pas couvrir le gras de la jambe. Point de revers en peau de cochon, comme on portoit jadis. Elles sont toujours pointues; mais elles ont tellement dimi-

nué de dimension, qu'elles ont perdu toute la ressemblance qu'elles avoient avec la chaussure grotesque des Chinois.

TRAIT HISTORIQUE.

En 1628, les Anglois, vainqueurs des François, en Acadie, voyoient néanmoins avec chagrin leurs forces tenues en échec par un poste que ces derniers occupoient au cap de Sable, qui fait la pointe méridionale de la péninsule. Un gentil-homme françois, nommé La Tour, passe dans ce tems-là à Londres; il y épouse une fille d'honneur de la Reine d'Angleterre, et est fait chevalier de l'ordre de la Jarretière. Cette distinction est la source ou devient la récompense de l'infidélité qu'il fait à sa patrie. Il s'engage à mettre les Anglois en possession du cap de Sable, et on lui donne deux vaisseaux de guerre où il s'embarque avec sa nouvelle épouse. Aussitôt qu'il est à la vue du fort, il va seul trouver son fils, qui y commandoit, cherche à l'éblouir par l'idée qu'il veut lui donner de son crédit à la cour de Londres, et le flatte des plus grands établissemens s'il veut se livrer à l'Angleterre. Le jeune La Tour écoute avec indignation les propositions de son père, et n'est pas plus intimidé par ses menaces, que séduit par ses caresses. La place est attaquée, et le vertueux commandant y fait des prodiges de valeur qui obligent les Anglois de se retirer. La Tour le père se trouve embarrassé: ne pouvant revenir en France,

et n'osant retourner en Angleterre, il se voit obligé de prier son fils de souffrir qu'il demeure en Acadie. Le jeune homme lui répond qu'il lui donnera un asyle, qu'il pourvoira abondamment à ses besoins; mais qu'il ne permettra jamais que lui ou sa femme entrent dans son fort. Cette condition, dictée par le devoir, est reçue avec aigreur par La Tour le père; les circonstances cependant l'obligent de s'y soumettre, et son fils la lui adoucit autant qu'il est possible par les attentions les plus tendres et les plus suivies.

ANECDOTE INDIENNE.

Dans l'avant-dernière guerre, un parti de sauvages défit un détachement américain. Les vaincus ne purent fuir assez promptement pour échapper à la vengeance des vainqueurs.

Un jeune Américain, poursuivi par deux sauvages qui étoient sur le point de l'atteindre avec leurs hachettes, se retourna précipitamment, et résolut de vendre cher une vie qu'il se voyoit près de perdre. Au même moment, un vieux sauvage, armé d'un arc, se préparoit à lui percer le cœur; comme il alloit lui décocher la flèche meurtrière, il laisse tomber ses armes, s'élance entre le jeune officier et les féroces combattans qui se préparoient à l'immoler, demande et obtient aussitôt sa grâce.

Le vieillard sauvage prit le jeune Américain par la main, dissipa par ses caresses toutes ses craintes, et le conduisit à sa cabanne. Il le trai-

toit avec une tendresse et des soins si affectueux, que l'étranger en étoit toujours étonné. C'étoit moins un maître qu'un ami généreux. Il lui enseigna la langue indienne, et lui apprit tout ce qu'il falloit savoir pour être heureux parmi les sauvages. Ils vivoient contens l'un de l'autre. Une seule chose inquiétoit le jeune Américain, et troubloit sa tranquillité ; c'est que quelquefois le bon vieillard le fixoit attentivement, et versoit des larmes. Cependant la crainte, la reconnoissance le retenoient, il respectoit la douleur de son généreux ami, et n'osoit lui faire aucune question.

. Le retour du printemps ramena les hostilités, chaque peuplade s'arma de nouveau. Le vieux Indien, qui avoit encore assez de force pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec sa tribu, suivi de son prisonnier qui étoit devenu son compagnon d'armes. Après 200 lieues de marche à travers les forêts, les sauvages arrivèrent dans une plaine d'où ils découvrirent le camp des Américains. A cette vue, le vieillard observa la contenance de son jeune ami : Voilà tes frères, lui dit-il, qui nous attendent pour se battre

„Souviens-toi que je t'ai sauvé la vie, souviens-toi que je t'ai appris à creuser une pirogue, à tailler des flèches, à surprendre un ennemi dans une forêt, à lancer une hachette. Qu'étois-tu avant que je te conduisisse à ma cabane? Tes mains foibles et délicates étoient comme celles d'un enfant; elles n'auroient pu servir à te défendre. Ton ame étoit enveloppée dans l'obscurité de la nuit; tu ne savois rien, je t'ai enseigné tout

„ce

„ce qu'un homme doit savoir. Seras-tu assez ingrat pour aller rejoindre tes frères et lever la hache contre nous ? „

Le jeune officier protesta qu'il aimeroit mieux mille fois mourir que de verser le sang des Indiens, ses généreux amis.

Le vieux sauvage se couvrit la figure de ses mains, pencha sa tête, et après être resté quelque tems dans cette posture, il fixa son jeune ami, et lui dit, d'un ton mêlé de douleur et de tendresse : As-tu un père ? — Il vivoit, répliqua le jeune prisonnier, quand j'ai quitté mon pays. — Oh qu'il est malheureux ! s'écria aussitôt le vieillard indien. Et après un moment de silence : Sais-tu que j'ai été père aussi, moi ; je ne le suis plus. J'ai vu mon fils périr dans un combat. Il est mort à mes côtés, couvert d'honorables blessures, comme un brave guerrier. J'ai vengé sa mort. Oh ! oui, je l'ai bien vengé.

Il prononça ces mots avec une telle agitation que tout son corps trembloit. Ses soupirs et ses gémissemens le suffoquoient. Ses yeux s'éteignirent, le froid de la mort s'empara de tous ses membres. Ce ne fut qu'après un instant de repos qu'il reprit l'usage de ses sens ; ensuite se tournant vers l'orient, comme le soleil se levoit : Vois cet astre qui répand au loin sa lumière ; as-tu du plaisir à le contempler ? — Oui, répondit le jeune Américain, cette vue remplit mon ame de joie. — Heureux jeune homme ! ce spectacle n'a pas pour moi les mêmes charmes. Le moment d'après, rompant encore le silence, il fit remarquer à son jeune ami

un buisson de fleurs, et lui dit: As-tu du plaisir à voir ces fleurs éclore? Oh! oui, répondit le jeune prisonnier, beaucoup. — Eh bien, cette vue n'a plus d'attraits pour moi. Ensuite il continua: Va-t-en dans ton pays, sois libre, je te fais présent de la vie; jouis en paix, et que ton père puisse encore éprouver du plaisir à voir le soleil se lever et les fleurs naître.

Suite de l'article sur les Egyptiennes.

Les soins domestiques laissent cependant aux Egyptiennes bien des momens de loisir. Elles les emploient, au milieu de leurs esclaves, à broder ou à tourner le fuseau. Le travail a ses intermèdes, et la joie n'est point bannie de l'intérieur du harem. La nourrice raconte les histoires du tems passé. On chante des airs tendres ou gais, que les esclaves accompagnent du tambour de basque ou des castagnettes. Les *Almés* (*) viennent quel-

(*) Ce sont des femmes qui forment une société célèbre dans le pays. Pour en être membre, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, connoître les règles de la poésie (les vers arabes ont la quantité des latins, avec la mesure variée et la rime des françois), et pouvoir sur-le-champ composer et chanter des couplets adaptés aux circonstances. Il n'est point de fêtes sans les Almés. On les place dans une tribune d'où elles chantent pendant le repas. Elles descendent ensuite dans le salon et y exécutent des danses, des pantomimes, par lesquelles elles repré-

quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accens touchans. On sert une collation où les parfums et les fruits exquis sont prodigués. Les femmes égyptiennes ne sont pas entièrement prisonnières. Une ou deux fois par semaine, elles vont au bain ou visiter leurs parens et leurs amies. Elles se traitent d'une manière affectueuse dans leurs visites. Des esclaves présentent le café, le sorbet,

sentent des actions de la vie commune. Les mystères de l'amour leur en fournissent ordinairement le sujet. La souplesse de leur corps est inconcevable, et l'on est étonné de la mobilité de leurs traits. Souvent l'indécence de leurs attitudes est portée à l'excès. Au commencement de la danse, elles quittent, avec leurs voiles, la pudeur de leur sexe. Une robe longue de soie très légère, que serre mollement une riche ceinture, descend sur leurs talons. De longs cheveux noirs, tressés et parfumés, tombent sur leurs épaules. Une chemise transparente, comme la gaze, voile à peine leur sein. A mesure qu'elles se mettent en mouvement, les formes, les contours de leurs corps semblent se détacher successivement.

Les almés assistent aux cérémonies de mariage, et marchent devant la mariée en jouant des instrumens. Elles figurent aussi dans les enterremens, et accompagnent le convoi, en chantant des airs funèbres. Ces femmes se font payer fort cher, et ne vont guère que chez les gens riches.

Le peuple a aussi ses almés. Ce sont des filles du second ordre qui tâchent d'imiter les premières. Elles n'ont ni leur élégance, ni leurs grâces, ni leurs connoissances. Les places publiques et les promenades qui entourent le Caire, en sont remplies. La licence de leurs gestes et de leurs attitudes est extrême.

des confitures et des fruits. La fille de la maison, tenant une aiguière remplie d'eau rose, avec un plat d'argent, donne à laver. Le bois d'Aloès brûle dans une cassolette et parfume l'appartement. Après la collation, les esclaves dansent au bruit des cim-bales, et souvent les dames se mêlent à leurs jeux. Pendant tout le tems qu'une étrangère est dans le harem, il est défendu au mari d'en approcher. C'est l'asyle de l'hospitalité, et il ne pourroit le violer sans occasionner des suites funestes. Les femmes turques vont aussi sous la garde des eunuques, se promener sur le Nil. Leurs bateaux renferment de jolis appartemens, richement décorés. On les reconnoît aux jalousies abaissées sur les fenêtres, et la musique qui les accompagne. Lorsque ces dames ne peuvent sortir, elles tâchent d'égayer leur prison. Vers le coucher du soleil, elles montent sur la terrasse et prennent le frais au milieu des fleurs odoriférantes. Les Turcs, pour empêcher qu'on ne voie leurs femmes du haut des minarets, obligent les crieurs publics de jurer qu'ils fermeront les yeux, en annonçant la prière. Souvent ils choisissent des aveugles pour remplir cette fonction. (*La suite au Numéro prochain.*)

*Suite de l'analyse du roman intitulé : Emilie
et Alphonse*

La comtesse meurt : sa fille, duchesse de Candale, suit son époux à Paris. En parcourant tristement la grande maison dont elle devenoit maîtresse,

une galerie ornée de superbes tableaux fixa son attention : un entre autres qui représentoit une jeune personne jouant avec un enfant, et à qui le tems, passant derrière elle, sans qu'elle s'en apperçoive, lui enlève une fleur de sa coëffure : „C'est du moins en s'amusant qu'elle perd ses beaux jours, dit Emilie; et elle soupira.

Un autre tableau représentoit un jeune Espagnol absorbé dans une profonde rêverie; cet objet lui rappelle Alphonse, et elle soupire bien davantage. Son mari lui amène sa maîtresse, Madame d'Artigue: cette femme lui prodigue les louanges, lui fait mille caresses, lui promet d'être son guide et son amie. La duchesse lui rendit sa visite. Différens détails peignent fort bien ce qu'on appelloit les gens du monde; celui-ci est assez piquant: „Madame d'Artigue parla d'un homme de société, (c'est Emilie qui fait le récit) d'une espèce de philosophe qui venoit de perdre un ami intime: on le plaignit vaguement, et lorsqu'il arriva, j'étois peut-être la seule qui n'eût pas oublié son malheur. Il le rappella cependant par l'air triste et composé qu'il affectoit. Dès qu'on se fut souvenu qu'il devoit être affligé, chacun prit une figure conforme à la circonstance; on l'entoura, on lui demanda de ses nouvelles avec intérêt. Ah! dit-il d'une voix lugubre, je pars demain pour la campagne; je vais dans la maison où j'ai perdu mon ami, je veux m'entourer de son souvenir, me promener dans le bois où il se promenoit, travailler à la table où il travailloit. Je crus de bonne foi à la douleur fastueuse de cet homme, e

m'écriai, en le plaignant : Dieu ! habiterez-vous sa chambre ? Non, répondit-il, *elle est trop humide.*

Ce trait de caractère n'a point été imaginé : c'est une vraie anecdote. Ce philosophe si sensible à la mort de son ami, et surtout à l'humidité, étoit le sec Champfort.

Voici une autre anecdote non moins singulière en son genre. Le fameux coëffeur *Leonard* en est le héros, sous le nom de *Henry* ; il mettoit à son art une si grande importance qu'il est mort fou, et se croyant le premier homme de la France. On ne conçoit pas comment les auteurs comiques oublioient de tels ridicules. C'est le chevalier de Fiesque qui raconte cette scène de toilette : „J'assistois avec Madame Dartigue, à la toilette d'Emilie ; je fus surpris d'entendre Henry se récrier sur la beauté dont elle seroit avec la nouvelle coëffure : Comment, m'écriai-je, est-ce que Madame de Candale n'est pas assez belle sans art ? Oui, dit-il négligemment, on peut être belle sans art ; mais c'est lorsqu'on est seule. Dans un cercle, la beauté n'est qu'un accessoire ; l'élégance et la tournure sont tout. Comment, dit Madame Dartigne, Henri parle de son talent en peintre. — Eh ! ne suis-je pas peintre, répondit-il ? Combien de femmes qui sont affreuses avant que je les aie coëffées ? D'honneur, quand je considère certaine laideur, et que je me dis : Voilà une figure que je vais rendre charmante, je trouve qu'elles devraient me donner la moitié de leur fortune... Quand je veux, la belle, la laide, deviennent également jolies... Quand j'ai de bonnes intentions, j'ajoute

au bien et corrige le mal ; mais il est des Dames trop fières que je suis obligé de punir ; des figures renfrognées que j'ombrage ; de grands fronts que je découvre impitoyablement. Ces jours-là , je suis bien sûr que quelques migraines les empêcheront de se montrer ; je suis toujours tenté d'avertir le médecin en m'en allant.,,

Le chevalier de Fiesque, qui n'avoit d'abord que le projet de séduire la femme de son ami, a conçu pour elle des sentimens plus respectueux et plus tendres qu'il ne présuinoit. Il va passer une partie du printems au château d'Artigue, où se rendent aussi M. et Mde. de Candale. Là, son attachement prend de nouvelles forces, et son amour est si vrai qu'il n'ose le déclarer. „Emilie, dit-il, est une de ces femmes à qui il ne faut jamais parler d'amour, sans être bien sûr d'en écouté.

Cependant Mde. d'Artigue n'oublie pas ses projets de vengeance : elle engage Mde. de Candale à prendre un rôle dans une comédie qu'elle veut jouer et fait promettre de n'en rien dire au duc à qui elle ménage une surprise. Mde. de Candale lui fait assez légèrement cette promesse, et malheureusement pour elle, garde trop bien le secret. Un rôle d'amant est donné au chevalier de Fiesque. Ce rôle le mettoit souvent en scène avec Emilie. Un soir il se retirent mystérieusement dans la bibliothèque de Mde. d'Artigue, pour répéter leurs rôles. Cette partie de l'appartement étoit au rez-de-chaussée ; les volets des fenêtres n'étoient point fermés. Dans une scène où l'amant reçoit le portrait de sa maîtresse des mains de sa maîtresse

même, le chevalier se précipite aux genoux d'Emilie, comme le demandoit la situation du personnage qu'il représentoit; en même tems, ils entendirent un cri sur la terrasse. Le chevalier court ouvrir la fenêtre, et crut entendre fuir quelqu'un dans l'obscurité. Il ne se trompoit point, c'étoit M. de Candale qui, se promenant sur cette terrasse avec Mde. d'Artigue, avoit vu aux genoux de sa femme celui qu'il croyoit son ami. Il vouloit se précipiter contre la fenêtre; Mde. d'Artigue le retint, et jeta un cri qui le força de se retirer; car le duc redoutoit que cette scène eût des témoins, et s'il étoit sensible, par orgueil, à l'affront d'avoir un rival, il craignoit encore plus d'avoir un ridicule.

Cet endroit du roman est très embarrassé; aucun des personnages ne songe à ce qu'il doit faire. La duchesse étant innocente, et se reprochant d'avoir fait un mystère à son mari d'une chose très indifférente, devoit tout mettre en œuvre pour le détromper par un éclaircissement, et elle reste dans l'inaction. Le chevalier, désolé de voir l'honneur d'Emilie soupçonné, au lieu d'apaiser le duc en lui procurant une explication de la propre bouche de Mde. d'Artigue, instrument de cette tracasserie, s'amuse à persifler son ami sur sa jalousie, et se plait à l'irriter dans sa partie la plus sensible, dans son orgueil. Mde. d'Artigue redouble encore l'embarras, en voulant persuader au chevalier qu'elle n'a aucune part dans cette aventure; car à quel dessein auroit-elle demandé le secret à Emilie? Pourquoi ne ramene-t-elle pas elle-même, par un aveu qui éclairoit tout, l'époux

à son épouse, et l'ami à son ami? Pourquoi le chevalier, je le répète, n'engage-t-il pas cette femme à donner une explication nécessaire et qui finiroit toute altercation.

On prévoit ce qui doit résulter d'une conduite toute opposée; c'est une querelle sérieuse entre le duc et le chevalier; c'est un combat où le chevalier est grièvement blessé; c'est la séparation de M. de Candale d'avec sa femme; et lorsqu'on voit Emilie exilée par son mari au vieux château de Foix, dans les montagnes des Pyrénées, il n'est pas difficile de prévoir encore qu'elle va retrouver Alphonse.

Au bas de la montagne sur laquelle est situé le château, se trouve un village très pauvre, dont le curé joue un beau rôle dans ce roman.

Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.

„Depuis nombre d'années, dit Emilie, ce respectable vieillard consacre aux malheureux tout ce qu'il possède; mais ses secours peuvent à peine suffire au soulagement de l'infirmité et de l'indigence. Si la religion prescrit de tels sacrifices, c'est son cœur qui les lui inspire: et chez lui la pitié donne avant que la charité commence. Je me flatte, ajoute-t-elle, qu'avant peu ce hameau aura pris un autre aspect: les maisons seront séparées, le pauvre secouru; la propriété régnera dans toutes les familles, la propriété, premier bien de l'aisance et la *parure du pauvre.*„

Dans sa première promenade sur les Pyrénées, Emilie trouve une caverne où elle se repose, et lit des vers espagnols gravés sur un rocher : Celui qui les a écrits n'est pas loin. Deux jours après, dans une course nouvelle sur la montagne, elle arrive à une autre grotte où elle fut bien surprise en voyant un petit enfant de quinze mois couché sur la mousse, et dormant d'un profond sommeil. Un moment après, elle découvre dans l'enfoncement de la caverne, un grand homme vêtu de noir : c'étoit Alphonse, mais Alphonse dont l'esprit étoit tellement aliéné par la douleur, qu'il ne reconnoit plus Emilie, et à peine se disent-ils quelques mots. Alphonse prend son enfant et s'éloigne. Plusieurs jours se passent à chercher Alphonse sans le pouvoir rencontrer : il habitoit une petite chaumière de l'autre côté de la montagne. Enfin, ils se retrouvent, s'entretiennent plus paisiblement, et Alphonse, un peu revenu à lui-même, se résout à raconter son étonnante et funeste aventure.

Le duc d'Al***, père d'Alphonse, avoit pour frère dom Louis qui s'étoit mésallié, et qu'il ne voyoit point; mais il permettoit à son fils de lui rendre quelques visites de bienséance. Dom Louis vivoit obscurément avec sa femme, roturière qui le rendoit heureux, et sa fille Camille, dont il soignoit l'éducation. Les enfans de deux frères si mal unis se virent et s'aimèrent; ils firent plus: ils jurèrent de s'unir l'un à l'autre par les nœuds du mariage. Camille étoit fière, d'un caractère impétueux, et ne doutoit point qu'elle ne fut digne

d'épouser son parent, malgré son rang et sa fortune.

Cependant le duc d'Al*** avoit résolu de marier son fils avec Eléonore, fille du comte de C**, et il le mène à la campagne du comte. Alphonse fait son possible pour déplaire à Eléonore; mais il ne sait pas quel est le trésor qu'il méprise. Un soir qu'il s'étoit retiré dans le jardin où il se croyoit seul, il l'entend venir, et se cache derrière quelques arbres auprès desquels elle se vint asseoir. „Non, disoit elle à une amie qui paroisoit la plaindre, je ne serai jamais heureuse avec lui. Mon ame a besoin d'aimer et d'être aimée. „Mon père refuse de m'écouter, il traite une mutuelle affection de chimère, les sentimens du cœur de folies; et il m'assure qu'on ne mettra pas un mot de tout cela dans le contrat. „

Le caractère de cette Eléonore est d'un sensibilité si noble, si généreuse, d'une ingénuité si touchante, et même quelquefois si sublime, qu'il mériteroit lui seul de faire le succès de cet ouvrage. Je ne crois pas qu'il en existe un semblable dans un autre roman. (*La suite au prochain Numéro.*)

QUESTION.

Lequel des deux a le plus de prix lorsqu'on aime, ou le portrait de l'objet aimé, ou une boucle de ses cheveux? (*)

P O È S I E.

L'optimiste frilleux.

Cruel hiver, quand veux-tu donc finir!
Le riche a dans son opulence
Bien de la peine à te souffrir,
Le pauvre dans son indigence
Voit quadrupler ses maux par ta dure présence,
Cruel hiver, quand veux tu donc finir!

Vainement la terre féconde
A produit dans un plus doux mois,
Ce fruit légumier dont abonde
La chaumière du villageois:
Tu viens, cruel hiver, et de ta main glacée
Tu retires ces biens à ce cultivateur,
A cette famille émigrée
Que tu surcharges de douleur.

(*) Cette question nous a été proposée par une société de Dames. Nous invitons les amateurs de la littérature à y répondre en prose ou en vers.

Nous recevrons avec reconnoissance toutes les pièces qui nous seront adressées, et les insérerons dans ce journal, pour peu qu'elles conviennent à notre but.

Nous prions d'affranchir les lettres. (*Le Rédacteur.*)

Cruel hiver, etc.

En vain l'aimable Polymnie
Dans ces jours courts et ténébreux,
Se réunit avec Thalie
Pour annoncer de nouveaux jeux,
Quel est le mortel secourable,
Dans ces appels à la gaité,
Qui ne pense au sort misérable
De la souffrante humanité.

Cruel hiver, etc.

Mais ne blâmons pas la nature
Elle arrangea tout pour le mieux,
Ces chênes qui naguère ombreux,
De leur complaisante verdure
Couvroient nos sermens amoureux
Nous préservent de la froidure ;
Bacchus dans ses *toasts* vineux.
Prodigue de liquides feux ;
Et s'il connoit des malheureux
Le bon riche se dédommage
De la saison qu'il ne peut dominer,
Du cruel hiver qui l'outrage,
En se donnant le plaisir de donner.

Cruel hiver, ta vas bientôt finir,

Le riche par sa bienfaisance
A consolé ceux qu'il a vû souffrir,
Le pauvre dans son indigence
Voit la fin de ses maux par ta prochaine absence,
Cruel hiver, tu vas bientôt finir.

Pour héritage
Je n'ai de mes parens
Qu'un mauvais âge
Et de cruels tourmens.

On peut glaner, quand un autre moissonne,
Ce que le bon riche abandonne
Tombe aux indigens.

LE SINGE ET LE MIROIR.

F a b l e.

Un singe plein d'orgueil, mais pauvre de savoir,
En esprit, en beauté, se croyoit un prodige.
Bercé par cet heureux prestige,
Il rencontre un miroir,
Le prend et brûle de s'y voir.
Qui fut dupe? le singe.— Ah! quelle erreur cruelle,
Dit-il; que je suis laid, grands Dieux!
Et c'est toi, vil miroir, qui détrompes mes yeux!...
De rage il brise alors la glace trop fidelle.
Nous aimons qu'on nous flatte; et, pour nos intérêts,
Un ami nous dit-il une vérité dure?
Nous la prenons pour une injure,
Et soudain avec lui nous rompons pour jamais.

Couplets chantés par Mademoiselle L....., convalescente de la petite vérole, à sa maman, qu'elle revoyoit pour la première fois, après en avoir été séparée pendant tout le tems de sa maladie.

Air: Il faut des époux assortis etc.

La mort éteignoit le flambeau
De mes languissantes journées.
Je descendois dans le tombeau
Dès le matin de mes années.

Maman , tremblante , avoit quitté
Le lit de sa fille chérie...
Je vois maman ; j'ai la santé :
Deux fois j'ai retrouvé la vie.

Un mal , fléau de la beauté ,
Qui flétrit tout sur son passage ,
A pu , de son souffle empesté ,
Ternir les fleurs de mon visage.
Mais je me ris de sa fureur ,
Maman , près de toi je l'oublie ;
Ce mal n'a pu changer mon cœur :
Si je te plais , je suis jolie.

Oui , je renais pour le bonheur
Au sein d'une tendre famille ;
J'entends encore le son flatteur
Des noms et de sœur et de fille.
Je me livre aux doux sentimens
Qui font tout le prix de ma vie :
Maman , dans tes bras carressans ,
Reçois ton heureuse Julie.

É N I G M E.

Je ne suis point un arbre , et j'ai pourtant des branches .
Je sais donner la vie à de tendres Zéphirs .
Je jouis en été de mes libertés franches .
Et je sers au beau sexe à voiler ses soupirs .

L O G O G R Y P H E .

L'été comme l'hiver je suis au coin du feu ,
Et cependant , lecteur , je m'en ressens fort peu ;
Aussi n'ai-je pas chaud , et mes dents claquent-elles .
Le plus mince élément fait agiter mes aîles ;
Mais aux besoins d'autrui consacrant mon ardeur ,
Des plus friands morceaux je n'ai que la vapeur .

J'ai douze pieds, veux-tu décomposer mon être,
Tour-à-tour à tes yeux je vais faire paroître
Un de mes attributs, un plat de mon métier,
Des femmes l'ornement, l'outil d'un jardinier,
Un terme de musique, une étoffe grossière,
Deux poissons, un légume, un fleuve, une rivière,
Le saint que suit toujours un zélé serviteur,
Un fétide animal, ce que craint un auteur,
Ce qu'à nos yeux charmés le printemps fait éclore,
L'écueil du nautonier; un instrument sonore,
Ce que tout voyageur médite d'abréger,
Ce qui souvent la nuit peut le mettre en danger,
Ce dont la jeune Eglé doit payer ma tendresse,
Le nom qu'à plus d'un sot justement on adresse,
Ce qu'à sa mère un fils donne en se mariant,
Le terme où nous vivons, l'hommage d'un galant,
Enfin, pour terminer, tu trouveras encore.
Ce qu'auteur babillard, j'ai de la peine à clore.

C H A R R A D E.

La terre enfante mon premier;
L'air propage mon dernier;
L'eau nourrit mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:
Moulin à vent.— Celui du Logogriphe est: *Olive*,
(on trouve: *Jo, viol, vol, vie, viole, loi, lie, oie*).
— Celui de la Charrade est: *Délire.*

